BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE

MARCEL SCHNEIDER
PHILIPPE BRUNET

Le vampire de Dusseldorf

Pygmalion
Gérard Watelet

LE VAMPIRE DE DUSSELDORF

Bibliothèque Infernale

Œuvres de Marcel Schneider

Romans

La Première Ile, Albin Michel, 1951
Le Guerrier de pierre, Grasset, 1969, et Le Livre de Poche
Le Lieutenant perdu, Grasset, 1972
Le Prince de la Terre, Grasset, 1980
Mère Merveille, Grasset, 1983, et Le Livre de Poche

Nouvelles

Aux couleurs de la nuit, Albin Michel, 1955
Opéra Massacre, Grasset, 1965
Déjà la neige, précédé de *Discours du fantastique*, Grasset, 1974
La Lumière du Nord, Grasset, 1982
Histoires à mourir debout, Grasset, 1985
La Fin du Carnaval, Grasset, 1987, et Le Livre de Poche
Divinités du Styx, Contes fantastiques, Grasset, 1998

Essais

Histoire de la littérature fantastique en France, Fayard ; nouvelle édition, 1985
E.T.A. Hoffmann, Julliard, 1979
Ce que j'aime, Grasset, 1995, et Le Livre de Poche
L'Ombre perdue de l'Allemagne, Grasset, 1999

Romanesque

Le Chasseur vert, Albin Michel, 1949 ; rééd. 1994 et Le Livre de Poche
Les Colonnes du temple, Grasset, 1962
Un été sur le lac, Grasset, 1989
Les Deux Miroirs, Albin Michel, 1956 et 1989

Intime

Entre deux vanités, Grasset, 1967
Sur une étoile, Grasset, 1976, prix Marcel Proust
L'Éternité fragile, tome 1, Grasset, 1989, et Le Livre de Poche
L'Éternité fragile, tome 2 (*Innocence et Vérité*), Grasset, 1991, et Le Livre de Poche
L'Éternité fragile, tome 3 (*Le Palais des mirages*), Grasset, 1992, et Le Livre de Poche
L'Éternité fragile, tome 4 (*Le Goût de l'absolu*), Grasset, 1993, et Le Livre de Poche

Musical

Schubert, Le Seuil, coll. Solfège, 1955 ; rééd. 1993
Wagner, Le Seuil, coll. Points, 1989 ; rééd. Solfège, 1995
La Symphonie imaginaire, Le Seuil, 1981

Œuvres de Philippe Brunet

Torquemada et les atrocités de l'Inquisition, Pygmalion, 1980
Cagliostro, éd. Bourin-Julliard, 1992
La Naissance de la littérature dans la Grèce ancienne, Le Livre de Poche, 1997

026 153327
823

MARCEL SCHNEIDER
PHILIPPE BRUNET

LE VAMPIRE DE DUSSELDORF

Pygmalion
Gérard Watelet
Paris

D4
Loo 1 - 45416

DL- 14.02.2001 06783

Sur simple demande adressée aux
Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 70, avenue de Breteuil, 75007 Paris
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 1975 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet à Paris
© 2001 Éditions Pygmalion / Gérard Watelet pour la présente édition
ISBN 2-85704-681-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

BnF
L&A

A Robert et Christiane Sabatier

1.

UN SOIR LE DOCTEUR GOEBBELS

Pendant des années, socialistes et communistes avaient fait la loi dans les quartiers populaires de Dusseldorf, et surtout au temps de l'inflation quand il fallait des milliers de marks, voire des millions, pour se payer une miche de pain : les uns et les autres tiraient parti de toutes les difficultés de l'Etat pour exalter le système marxiste et crier à la révolution. Peter Kürten, qui avait eu bien de la peine à subsister dans le désastre de la patrie, les écoutait avec sympathie. Il achetait parfois leur journal, *Le Drapeau rouge,* et régalait sa femme de commentaires du genre : « Avec

ceux-là, on peut discuter. Ils sont responsables, organisés. Ça marche... Les bolcheviks, c'est pas un couteau qu'ils ont entre les dents, c'est une règle à calcul ! » ou encore : « Eux, ils ont un idéal. Nous, on n'a rien. On se laisse aller, on flotte à la dérive. »

Bertha ne répondait rien ; tout au plus haussait-elle les épaules en signe d'incompétence. Elle avait appris à se taire, à se confiner aux soins du ménage. Son mari lui inspirait de la crainte, elle ne savait pourquoi. Il se conduisait avec elle de façon attentive et correcte, elle n'avait rien à lui reprocher. Il ne buvait pas, il ne se mettait pas en colère, ni menaces ni injures, et pourtant elle ne se sentait jamais proche de lui. Même au lit qu'ils partageaient depuis neuf ans. Ils n'avaient pas d'enfants ; Bertha n'en espérait plus. A cela aussi elle s'était résignée, et à glisser d'une vie grise et sans joie dans une vieillesse austère et démunie. Sans histoires, sans aventures. C'est le lot commun, pensait-elle.

L'histoire pourtant ne chômait pas et la grande aventure se précisait : ces énergumènes en chemises brunes avec leur brassard à croix gammée, ces fous qui criaient des slogans revanchards et nationalistes, on avait cru que c'était une spécialité bavaroise comme la Fête de la Bière et les culottes de cuir, mais voilà qu'ils infectaient maintenant les pays rhénans. A Dusseldorf, dans la vieille ville comme le long du Rhin, dans les faubourgs ouvriers comme dans les districts petits-bourgeois, on entendait les bottes des sections d'assaut marteler les trottoirs. Leurs chants rustiques et guerriers réveillaient les nostalgies. Ah ! l'antique Germanie ! Ah ! la puissante Allemagne de Bismarck et de Guillaume II ! Et s'ils nous ramenaient l'Em-

pereur, se disaient beaucoup de gens, est-ce que tout n'irait pas mieux ? La Hollande n'est pas si loin. Quelques tours de roues, et Guillaume, notre père bien-aimé, remonterait sur le trône... En attendant, les bagarres entre communistes et nazis se multipliaient et redoublaient de violence.

Un jour, les colonnes Morris de Dusseldorf se couvrirent d'affiches rouges. On y lisait : « L'Etat bourgeois est à l'agonie ! Une nouvelle Allemagne doit être forgée, qui ne soit ni un Etat bourgeois ni un Etat de classes, mais une Allemagne du travail et de la discipline ! L'Allemagne t'a choisi pour cette tâche, ouvrier qui travailles à la sueur de ton front ! Pense à cela et agis ! Mardi 27 juillet 1928, à huit heures du soir, le dr Goebbels parlera au cinéma Corso sur le thème *l'Effondrement de l'Etat de classes bourgeois.* »

Comme tout le monde, Peter Kürten lut la provocante déclaration. Il n'en revenait pas. Quel culot ! Un nazi qui parlait comme un communiste, qui ameutait le prolétariat contre la république de Weimar ! Ces types-là violent toutes les règles ! Il se promit d'aller écouter celui que les feuilles de gauche appelaient le singe estropié, le nabot hurleur. La propagande nationale-socialiste n'avait pas entamé les idées de Peter Kürten, qui d'ailleurs n'en avait pas beaucoup. Camionneur pour le moment, il menait une vie rangée après avoir fait beaucoup de fric-frac et avoir eu un casier judiciaire très chargé. Il n'était inscrit à aucun parti. La politique ne l'occupait guère. Pas le temps, pas envie non plus. Il aimait mieux courir les jupons. Le seul point où il était d'accord avec Hitler, c'était à propos du traité de Versailles, un odieux *Diktat* que la nation

allemande ne pouvait tolérer. La nation avait été trahie, on lui avait enfoncé un poignard dans le dos, sinon elle ne se serait jamais effondrée comme elle l'avait fait en novembre 1918. Peter Kürten, qui avait été soldat, fantassin dans les tranchées, et qui avant d'être embusqué n'avait dû son salut qu'à une chance insolente, grinçait des dents quand on prononçait devant lui le nom de Versailles : la violence qui l'habitait dans sa jeunesse lui revenait toute vive, toute chaude. Un goût terrible de revenez-y. Pour se calmer, il disait à qui voulait l'entendre, et beaucoup de gens l'écoutaient, que jamais l'Allemagne n'avait subi de défaite militaire, qu'elle avait été la victime d'une clique qui avait fait un coup d'Etat. Mais qui constituait cette clique ? Alors là, Peter Kürten n'était plus du tout d'accord avec Hitler. Les nazis disaient : les traîtres, ce sont les communistes, Liebknecht et la Rosa Luxemburg, et ceux dont Peter Kürten lisait les journaux disaient en revanche : les traîtres, ce sont les généraux, les aristocrates, les gros richards.

Le 27 juillet, il sortit de bonne heure afin de trouver place à ce cinéma Corso.

— Si on me ramène sur une civière, t'en étonne pas ! dit-il en riant à sa femme. Je m'en vais entendre le macaque pestiféré.

La pauvre femme fit le signe de la croix et leva les bras au ciel, mais comme d'habitude ne proféra pas une parole. Elle travaillait dans une brasserie ; de service de nuit ce soir-là, elle ne reviendrait pas avant deux heures du matin... et encore, à cause de cette maudite conférence, les braillards risquaient de rester à boire verre sur verre bien plus longtemps ! Peter Kürten

avait eu raison de se hâter, la salle fut vite remplie et l'on ferma les portes dès sept heures. Les chopes de bière circulèrent, la tension monta. La tribune était cernée par des militants en uniforme, des sections d'assaut ; l'air insolent et bravache, ils se tenaient au coude à coude, les jambes écartées.

Peter Kürten respira avec volupté le climat de violence qui s'amassait dans la salle. Il y avait longtemps qu'il ne s'était senti tellement en forme. Ça va barder, pensait-il, et quelque chose en lui s'accordait d'avance avec la bagarre. Il y avait beaucoup de communistes dans la salle, beaucoup de nazis également, et puis des curieux, des amateurs de sensations fortes. Le choc serait inévitable, il serait rude aussi. Comme d'habitude, le sang allait couler. Kürten venait pour ça. Il s'avoua sans remords que, oui, il était venu pour ça. Pendant la guerre, quand on nettoyait les tranchées, on recevait la croix de fer quand on avait le poignard infaillible, mais en période de paix, plus de plaisir ! Mais si, mais si. Grâce à Hitler et à ses chemises brunes, le plaisir recommençait. Le bon temps revenait. Il caressa le manche de son couteau, son vieux couteau des tranchées qu'il portait toujours sur lui, à tout hasard. Quand le petit docteur Goebbels monta à la tribune, on l'accueillit avec des sifflets et des injures : boucher, salaud, assassin d'ouvriers, ordure, vipère lubrique, furent les plus anodines. Mais les acclamations de ses partisans et les rataplans des tambours eurent vite fait de couvrir le tumulte. Des sons de trompe retentirent, et un des chefs des sections d'assaut se leva pour ouvrir la séance. Avant qu'il pût proférer un son, on entendit des ululations forcenées, des rugis-

sements, le Corso se changea en asile d'aliénés. On vit alors où se trouvaient massés socialistes et communistes : dans un coin de la salle, en carré comme faisaient les légions romaines. Le chef des sections d'assaut, profitant d'un instant d'accalmie, s'écria : « Vous discuterez après ! Mais l'ordre du jour, c'est nous qui l'établissons ! »

A ce moment, un verre de bière vint s'écraser au pied de l'estrade. Ce qui mit le feu aux poudres. Des chopes, des bouteilles, des bras de fauteuil volèrent à travers la salle. Les assistants se tassaient sur leurs chaises en hurlant, d'autres se levaient et gesticulaient, Kürten saisit sa voisine par le bras et se mit à la secouer. Les nazis assaillirent les communistes, mais ceux-ci les attendaient de pied ferme et les envoyèrent dinguer, puis ils les bourrèrent de coups et les piétinèrent à qui mieux mieux. Le chef des sections d'assaut ordonna à ses hommes de tirer leur matraque. Ce fut la mêlée. Les coups pleuvaient si fort sur les têtes et les épaules qu'on aurait cru entendre tomber la grêle. Les matraques barbouillées de sang maculaient les vestes et les chemises. Communistes et nazis s'agrippaient comme des chiens enragés : pas moyen de les séparer avant qu'un des deux combattants s'écroulât. Le vainqueur était aussitôt assailli par de nouveaux ennemis. Ça n'en finissait plus. C'est merveilleux, pensait Kürten tout en secouant sa voisine qui se défendait en piaillant. S'il n'y eut pas de morts ce soir-là, ce fut pur hasard.

Enfin on emporta les blessés, il y en avait beaucoup, légèrement ou grièvement atteints, tous passionnément soutenus par leurs partisans. Chacun commentait la

bagarre et le vacarme devint étourdissant. Pour rétablir le calme, Goebbels eut une idée de génie : après avoir fait panser ses militants, il ordonna de placer les civières des plus mal en point sur l'estrade comme pour prendre à témoin l'assistance du déchaînement de bestialité dont ils avaient été les victimes. Ce geste, renouvelé des anciens Romains, produisit son effet : on se calma, on fit silence. Le chef des sections d'assaut en profita pour déclarer : « La séance est ouverte, la parole est à l'orateur. »

Le docteur Goebbels promena sur le public des regards avides et brûlants comme pour l'envoûter. Son visage maigre, d'une laideur ingrate, s'illumina. Après cette échauffourée, il ne pouvait prononcer le discours prévu, il improvisa. Son extraordinaire talent d'orateur le lui permettait.

« Vous avez vu, vous avez été témoins. Voilà comme on traite l'Allemagne, fit-il en désignant les blessés bardés de pansements. Voilà ce qu'on fait aux ouvriers allemands. Voilà ce que fait le capitalisme bourgeois au service de l'intelligentsia juive, voilà ce que fait aussi le marxisme qui se met de son plein gré à la remorque du judéo-capitalisme international. Le 9 novembre 1918 aurait pu être une grande date, mais ce ne fut qu'une émeute, une misérable et lâche révolte d'agioteurs. Le résultat, vous le connaissez : nous sommes un peuple asservi qui n'a ni le temps ni le droit de construire le socialisme, parce qu'il doit travailler pour payer la corvée à ses seigneurs, les juifs féodaux ! »

Un des nazis blessés poussa un grand cri, l'équipe sanitaire dut l'évacuer et le brancard brinquebala à travers le public surexcité. Pour un peu on l'aurait

achevé, on se contenta de dresser le poing, de lui crier des injures. Le garçon exposé à la vindicte de l'assistance, un tout jeune homme, pris de peur, prononça par trois fois le nom de Goebbels comme pour appeler au secours, comme il aurait appelé son père. L'orateur descendit de l'estrade et, à peine protégé par les commandos de choc dispersés, traversa la salle houleuse. On se demandait où cet homme plutôt chétif puisait son courage. Il fut accueilli par mille quolibets :

— T'es pas un héros, tu fais semblant, c'est tout !

— T'es tout bossu, vieux, t'es pas droit !

— T'es pas un chef, rien qu'un casseur !

— Joseph, Joseph, ah ! oui, t'es un grand homme ! et autres mômeries qu'il fit semblant de ne pas entendre. Il alla jusqu'à la porte, et dit au revoir au camarade blessé.

— Le S.A. inconnu ! s'écria quelqu'un. On ira tous sur la tombe du S.A. inconnu !

Goebbels, de retour à la tribune, enchaîna sur cette réplique.

— Oui, nous irons tous nous incliner sur la tombe du S.A. inconnu, la main dans la main, vous les hommes de gauche, et nous, les vrais révolutionnaires. Car vous et nous, nous ne voulons qu'une seule et même chose, l'indépendance de notre pays et la liberté !

De bruyantes acclamations ponctuèrent cette déclaration.

— Mais le salut, où le trouver ? Vous répondez : par le marxisme. Soyons sérieux. Le marxisme est complice des spéculateurs juifs. Un seul mouvement est capable d'y parvenir : le socialisme national, incarné en son chef, Adolphe Hitler.

— Hourrah, hourrah ! crièrent les nazis et leurs sympathisants.

— Mais, poursuivit l'implacable petit docteur maigrichon, l'Allemagne ne sera pas libérée à force de hourrahs et par un patriotisme de taverne. Ce qu'il faut d'abord, c'est résoudre la question sociale. Sans le prolétaire, rien n'est possible. Nous rejetons la charité bourgeoise et la sentimentalité socialiste, il nous faut la violence de la jeunesse pour balayer tout ça. Pas le chemin des urnes, voter c'est tomber dans le piège. Il nous faut un chemin de destruction systématique, le chemin de la révolution ! Vive la révolution nationale pour consolider la révolution sociale ! Vive Adolphe Hitler ! Heil Hitler !

Il tendit le bras en se raidissant dans un salut arrogant, les militants l'imitèrent, quelques assistants aussi. Les acclamations durèrent longtemps. Quand elles se furent calmées, le chef des sections d'assaut déclara que le moment de la discussion était venu. Un communiste se leva pour protester contre l'empoignade du début qui avait fait tant et tant de blessés des deux côtés, et que, croyait-il, les nazis avaient délibérément provoquée. « Nous dénonçons la violence, toute forme de violence. Et je citerai Lénine, ajouta-t-il pour conclure. " Dans notre idéal, il n'y a pas de place pour la violence sur les hommes ! " »

Un éclat de rire secoua les énergumènes installés sur la tribune tandis que les communistes applaudissaient leur camarade.

— Etes-vous des hypocrites ou des imbéciles ? répliqua le docteur Goebbels. Qu'est-ce qui régente le monde, sinon la violence ? La révolution, c'est

d'abord de s'emparer du pouvoir, et par n'importe quel moyen, et ensuite de le garder, et par n'importe quel moyen, et enfin de créer un monde nouveau, antibourgeois. La lutte de classes, c'est une politique dépassée. Ce qui compte maintenant, c'est la lutte pour l'existence, les plus forts éliminant les plus faibles. C'est ainsi que nous serons les sauveurs de l'Allemagne !

Voilà des hommes, se dit Peter Kürten. Ils ne mâchent pas leurs mots, ils n'y vont pas par quatre chemins. Violence à tous les étages, on joue à bureaux fermés ; le massacre commence. Vive la tuerie ! Les nazis ne fardent pas leur politique sous de belles couleurs humanitaires. C'est eux qui ont raison.

— La violence n'est pas une fin en soi, poursuivit l'orateur. Ce n'est ni notre but ni notre idéal. Ce que nous voulons, c'est régénérer l'Allemagne, c'est lui rendre la pureté de sa race et la pureté de son âme. Nous voulons l'affranchir du *Diktat* de Versailles, des juifs et de la corruption du capitalisme. Nous y arriverons en serrant les rangs derrière le chef, derrière Adolphe Hitler !

Ce furent de nouvelles ovations. La bagarre va recommencer, se dit Peter Kürten. Cette fois-ci, je fonce. Je donne des coups n'importe où, mais je cogne.

Il n'eut pas le temps de retrousser ses manches que toutes les lumières s'éteignirent à la fois. La coupure de courant, fortuite ou non, provoqua la panique. On se rua vers les portes de sortie qui, s'ouvrant vers l'extérieur, cédèrent sous la poussée : la foule vociférante commença à se répandre dans la rue. Peter Kürten fut entraîné comme les autres par le flot irré-

sistible : il en prôfita pour distribuer au petit bonheur des bourrades et des coups. Ses mains, ses larges mains habiles à manœuvrer les camions, se serrèrent soudain sur le cou d'une femme, il en ressentit une volupté fulgurante, mais il s'en tint là et relâcha sa prise avant que sa victime, abasourdie, ait eu le temps de se rendre compte de ce qui lui arrivait. Il se fondit dans la masse gluante et atteignit la sortie au moment où le courant rétabli ralluma les lustres et les appliques : on vit alors que les nazis installés sur l'estrade et leurs gardes du corps massés au pied de l'estrade, personne n'avait bougé. Seulement, les pistolets étaient tirés et braqués sur la foule.

Il était environ dix heures et demie. Trop tôt pour rentrer, se dit Kürten. Bertha ne rapplique jamais avant deux heures. D'ailleurs, ce soir ses nerfs le tenaient en éveil, pas question de se coucher. La journée avait été brûlante, la nuit grésillait encore. Kürten alla chercher de la fraîcheur le long du Rhin, et ensuite qui sait ? Sous les arbres du Hofgarten, on fait parfois d'agréables rencontres... Il frémissait à la pensée du trouble qui l'avait saisi quand il avait failli étrangler cette femme dans l'obscurité. Son ventre s'était dressé, durci — cette raideur soudaine —, pourquoi n'avoir pas serré plus fort ? Il serait allé au bout de sa jouissance... après tout, ce n'était pas la première fois ! Mais une joie nouvelle, une joie inconnue l'avait submergé : son existence prenait enfin un sens, il allait sauver l'Allemagne. Le pays, gorgé d'humiliation, avait besoin d'un bain purificateur, d'un bain de sang. Quoi

de plus excitant que de verser le sang ? Laisser parler la nature plus haut que la morale courante, que le respect des lois et la peur du gendarme, vivre selon ses instincts et dominer les autres par l'horreur qu'on inspire, c'était tout ce que Peter Kürten avait retenu du discours du fameux singe hurleur. Il n'avait pas besoin des nazis pour avoir envie de tuer, mais ils lui donnaient une occasion de se déchaîner. Les nazis voulaient régénérer l'Allemagne, eh bien ! lui, Peter Kürten, allait les aider à sa manière, en surpassant ces tueurs à l'eau de rose, ces criminels à la petite semaine. Il se foutait de la pureté raciale, de la juiverie et du capitalisme, le noble sang aryen lui ferait autant d'effet que le sang dégénéré juif, gitan, nègre ou français. Comment dire ? Les nazis lui mettaient le pied à l'étrier. Depuis trop longtemps, dix ans, quinze ans en comptant la guerre, il se tenait à carreau : ponctuel dans son travail, régulier dans son ménage, la pauvre Bertha laide et ennuyeuse que c'est pas permis, bien sûr il tirait un coup par-ci, par-là, mais enfin c'est pas une vie. Surtout quand on a connu autre chose, le vagabondage, la cambriole et la promiscuité des prisons... Peter Kürten, encore soulevé par la bagarre qui avait ensanglanté la réunion et par le contact de ses mains autour du cou de l'inconnue, était maintenant bien décidé à aller jusqu'au bout de lui-même. Il avait quarante-six ans, c'était déjà tard. Il s'allongea sur la berge du Rhin — oui, pourquoi s'asseoir sur un banc du Hofgarten quand l'herbe du talus était si accueillante ? Les péniches qui passaient faisaient clapoter l'eau au bord de la rive, un peu de fraîcheur montait du fleuve qui

miroitait au clair de la lune. Cette nuit, cette herbe, la présence du Rhin rappelaient à Kürten ses aventures de jeunesse quand, après avoir dansé dans les guinguettes, on allait rigoler le long du Rhin avec des filles faciles. Il n'avait jamais été joli garçon — un drôle de regard, peut-être —, mais les femmes devinaient en lui une sensualité avide et jamais assouvie. Ses poches avaient beau être vides — sauf après les cambriolages —, il plaisait toujours. Les gars comme lui sont sûrs de plaire. Malgré son enfance misérable, les coups de pied au cul en guise de repas, il avait trouvé le moyen d'être costaud comme pas un : parents, élevez vos enfants à la schlague ! dit-il en riant. Tout à coup, songeant à ses premières années, il cessa de rire.

2.

UN CERTAIN BREUVAGE

Mon enfance, j'aime mieux pas y penser. Des coups, de l'humiliation à gogo, la faim souvent, et la peur toujours. Tous les soirs, sur les sept heures, la peur qui ne m'a pas lâché revient de plus belle. Mon père va rentrer. Quand j'étais môme, il me terrorisait. Après, je lui tenais tête. Quelles raclées j'ai reçues ! Sept heures ! Le chuintement de ses semelles de bois sur la terre battue annonce son retour.

Ma mère cesse de bercer le dernier-né. Ses bras décharnés font pitié, ses regards sont plus pitoyables encore. Ses yeux qui ont perdu toute couleur — je

n'ai jamais su si ma mère avait eu des yeux bleus ou bruns, ou gris — se fixent sur le bouton de la porte. Quand ce bouton tournera, flop flop flop font les semelles de bois, la vie s'arrêtera comme si un vampire suçait le sang de la maisonnée. Le bouton tourne. Mes plus jeunes frères cessent de se poursuivre en criant, ma sœur aînée se réfugie dans le coin le plus sombre de notre unique pièce. La peur s'installe. C'est l'antichambre de la mort.

Malgré la peur qui me serre la gorge, je suis le seul à faire front. Le père me déteste, il s'acharne sur moi, le salaud. Ça doit le faire jouir de me tabasser. Je me force à respirer avec régularité, à garder les yeux fixés sur la porte branlante qui s'ouvre avec fracas. La silhouette de celui que je hais, mon père selon l'état civil, s'encadre dans le chambranle.

Comme d'habitude il est pris de vin, il vacille. Oui, ce manœuvre aux vêtements crasseux est mon père. Il crie, il tempête, il cogne aussi. Une gifle à la fille, des coups de pied au cul des garçons, il lui arrive de maltraiter ma mère, et de rage impuissante je m'enfonce les ongles dans les paumes. Il se met à jurer : On crève de froid, ici ! — Le poêle s'est éteint. Où trouver du charbon ? gémit la mère. — Et la soupe, pourquoi n'est-elle pas prête ? — Où trouver du beurre, des légumes ? Les marchands ne font plus crédit... réplique-t-elle.

Je regarde la nuit par la vitre sale. La neige, dehors, étale sa blancheur avec cynisme. Elle étouffe tous les bruits, elle ferme les bouches et les portes. La neige, l'obscurité, le monde hostile et ce croquemitaine, abject et terrifiant, dont la colère est toute-puissante. Sa main

s'abat sur nous sans raison, pour le plaisir de frapper. Non, même pas pour le plaisir, c'est parce qu'il n'a rien d'autre à faire, parce que le vin a excité sa fureur et qu'il doit dépenser l'énergie qui gonfle ses veines. La nuit sera terrible.

Terrible aussi, le regard mouillé de ma sœur quand elle s'allonge sur le matelas que nous partageons. Elle se blottit contre moi pour trouver de la chaleur et de la tendresse. Je sens son souffle sur mon cou, ses seins durcis contre ma poitrine. J'ai huit ans. Emma a beau être mon aînée, elle trouve un peu de réconfort en moi. Une même haine nous unit, une même peur aussi. Nous ne dormons pas. Nous savons ce qui va se passer. Malgré nous, le cœur battant d'horreur, nous attendons ce que nous redoutons. Envie de vomir, envie de crier, envie de mourir aussi. L'abominable va s'accomplir. La lune filtre à travers les planches disjointes de la baraque, et diffuse dans la pièce une lumière trouble. Soudain, le père s'agite, se démène comme une bête, comme un démon sur le corps de la mère, et lui arrache des gémissements de haine. Je ne comprends pas, mais je sais, je sens sa douleur et je pleure sur elle. Emma me serre la main et pleure aussi. Nous nous endormons seulement quand ils se sont endormis. La nuit n'en finit plus de finir.

Ma mère vit dans le désespoir, mais nous, les enfants, est-ce que nous n'entretenons pas un espoir secret, un espoir sournois ? Si, et cet espoir, c'est dans le monstre lui-même que nous le plaçons. On respire quand Monsieur purge une peine de prison. Comme après ce vol au bureau de poste de Braunsfeld, six

mois d'incarcération, six mois de sourire pour nous ! Emma pendant ce temps est redevenue jolie.

Espoir aussi qu'un soir de cuite il se torde le pied, et tombe sous le tramway qui marche à toute allure sur le Hansa Ring... Une gifle cinglante de ma mère — elle a encore de l'énergie —, j'ai dû parler à voix haute, dire ce que ma sœur et elle aussi pensent tout bas... mais elles n'osent pas l'exprimer. Enfin, quoi, ce tramway trop rapide ne nous apporterait-il pas la délivrance, le sourire éternel ?

Une gifle ? Bah ! Mon cuir en a vu d'autres. Je sors à demi vêtu dans la neige, l'œil sec, la rage au cœur. J'avais raison, pourtant : pourquoi la mère m'a-t-elle frappé ?

Le clocher de l'église Saint-Louis sonne huit coups. Huit coups, et il n'est pas encore rentré. Karl me touche le bras ; pas de regards, pas de sourire encore ! La lueur de l'espoir pourrait bien s'éteindre, écrasée par une semelle de bois.

Huit heures, un coup pour chacune de mes années. Je ne suis pas bien grand, je n'ai pas beaucoup d'expérience, mais je sais déjà ce que c'est que le dégoût.

La mère s'est remise à bercer le petit Friedrich, Emma me prend la main, les quatre autres jouent, tout à leur insouciance. Moi, je ne souris pas. La soirée sera morne. Il va lui manquer cette brutalité, cette violence qui me répugnent et me fascinent à la fois, le bruit des coups sur les chairs molles, les cris, les sanglots, et ces regards pleins de haine, ces regards

qui voudraient tuer... comme s'il suffisait d'un regard pour tuer !

Aujourd'hui, à l'école, j'ai tapé sur le petit Bonnberg. Il m'a regardé d'un air ahuri, il ne comprenait pas. Alors, j'ai tapé plus fort, et j'ai ri. Il a crié : Papa ! Papa !... L'imbécile, comme si ça servait à quelque chose d'appeler son père !

Autant appeler Frau Eisenborn, la voisine. On dirait un de ces chiens qui ravitaillent les gens perdus dans les neiges. Elle aurait dû se faire bonne sœur. Quand je rentre de classe, elle m'attend et me refile une tranche de pain avec un morceau de fromage, du fromage de l'Allgau, qu'elle dit, comme si cela changeait quelque chose à l'affaire. J'engloutis la tartine, le fromage disparaît au fond de ma poche pour le cas où il n'y aurait que des clous pour le dîner. C'est bien ce qui va arriver, elle me dit qu'on a ramené tout à l'heure mon père, qui n'a pas dessaoulé depuis la veille, avec une vilaine blessure à la tête. Merci, Frau Eisenborn ! J'entre en coup de vent à la maison, je vais voir la vilaine blessure. Je ne vois rien du tout, il a la tête enveloppée de pansements. Il grogne, il ronflote, il a l'air salement touché.

Pas assez, pourtant. Depuis qu'il a été remis sur pied, il rentre de plus en plus tard, pas de la nuit parfois, et l'argent se fait plus rare. Ce n'est pas à moi que la mère peut faire les poches, pas un pfennig, pas un radis, — ni les poches de Kurt qui travaille dans le centre de Cologne et ne couche plus à la maison. Il a disparu comme a disparu, il y a un an, la petite Ingrid. Seulement elle, on est sûre de ne pas la revoir. Morte de froid.

Marcel Schneider / Philippe Brunet

LE VAMPIRE DE DUSSELDORF

A Dusseldorf, à la fin des années 1920, la terreur publique est à son comble. Possédé par une effroyable frénésie érotique, un ignoble meurtrier s'attaque, la nuit, à des jeunes femmes et même à des fillettes... La vue du sang provoque en lui une exaltation qu'il ne peut maîtriser. Seule la mort atroce et sauvage de ses victimes parvient à assouvir sa soif inextinguible des plaisirs les plus pervers.

Toutes les polices sont sur les dents. Berlin envoie des renforts. Des experts en criminologie, des journalistes, des reporters accourent du monde entier. Une gigantesque chasse à l'homme s'organise. On le traque sans relâche. En vain. Il reste insaisissable. Pire, il nargue les enquêteurs, se mêle effrontément à la foule, commet de folles imprudences. Il est là, nulle part et partout, présent et invisible. Il rôde, il attend la nuit pour fondre sur sa prochaine victime...

Né à Paris en 1913, essayiste et romancier, mémorialiste et musicologue, Marcel Schneider est l'auteur d'une œuvre importante où le fantastique est souvent présent. Il est membre du jury Médicis.

Philippe Brunet a publié Torquemada et les atrocités de l'Inquisition *chez Pygmalion et un livre sur Cagliostro.*

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00429052 5

9 782857 046813
FD 0522

Maquette de couv. : Bernard Flageul
Ph. de couv. : D. R.
ISBN 2.85704.681.2
99 F TTC

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre